



HAL
open science

“ La place de la névrose dans le roman *A Rebours* de Joris-Karl Huysmans ”

Nicolas Pitsos

► To cite this version:

Nicolas Pitsos. “ La place de la névrose dans le roman *A Rebours* de Joris-Karl Huysmans ”. Centre de Recherches Hannah Arendt. Les écrivains catholiques marginaux, Editions Cujas, p.193-207, 2010, 978-2-254-10908-1. hal-03996304

HAL Id: hal-03996304

<https://hal.science/hal-03996304>

Submitted on 19 Feb 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Titre : « La place de la névrose dans le roman *A Rebours* de Joris-Karl Huysmans »

Mon objectif dans cette communication est d'esquisser un tableau de psycho- histoire dans le sens où l'on s'intéresse à reconstituer l'état d'âme d'une société, à comprendre l'état d'esprit d'une époque à travers des témoignages individuels. L'étude de la maladie ou de ce qui est considéré comme pathologique ainsi que l'analyse des discours et des comportements qui leur sont rattachés, me semble être un observatoire privilégié d'une société, un véritable passeport, nous permettant de visiter son univers intime.

Ma méthode est celle de l'histoire socioculturelle¹ et dans cette perspective j'envisage d'aborder la question des mentalités, des sensibilités et des idées liées à un phénomène social, en l'occurrence les névroses en France à la fin du XIXe siècle.

Pour ce faire, j'ai exploité la trame d'un roman, *A Rebours* de Joris-Karl Huysmans, ainsi que les essais scientifiques qui l'ont inspiré, et les critiques littéraires qui l'ont commenté. Tout en respectant l'autonomie du texte littéraire, je considère que la littérature résulte d'un processus de création et de réception, commandé par les rapports entretenus par les individus et leur environnement social. Ce que j'aimerais retrouver dans la narration littéraire, ce n'est pas un reflet figé d'une réalité donnée mais une dynamique de représentations sociales. Celles-ci participent à la construction sociale du phénomène de la névrose et nous informent en même temps des préoccupations et interrogations de la société qui l'a vu naître.

Le romancier peintre, sociologue, psychologue de la vie moderne

A la fin du XIXe siècle, l'œuvre d'art tend de plus en plus à être considérée comme une œuvre d'histoire. Marius- Ary Leblond, nous offrant une vision panoramique de la société française sous la Troisième République, dans son ouvrage publié en 1905, considère que le roman contemporain, le plus souvent réaliste, est une peinture autrement exacte et scrupuleuse et fréquemment même une photographie de la vie. Selon lui, du jour où l'on a su que les romanciers, au lieu d'inventer, reproduisaient ce qu'ils avaient observé, la critique n'eut plus

¹ Pour une définition des objectifs et de la méthodologie de l'histoire socioculturelle, voir Rioux Jean-Pierre, Sirinelli Jean-François (dir.), *Pour une histoire culturelle*, Paris, Ed. du Seuil, 1997 et Ory Pascal, *L'histoire culturelle*, Paris, PUF, 2004

à approuver ni à condamner l'imagination et les conceptions des auteurs, mais à se prononcer sur l'exactitude et la vérité des personnages.²

Huysmans lui-même, déclare dans son essai consacré à l'art moderne qu' il faut se décider à regarder autour de soi, à descendre dans la rue. « Ah ! la vie, la vie ! le monde est là, il rit, il crie, souffre, s'amuse et on ne le rend pas »³ Cependant, il ne se contente pas de peindre la réalité le plus fidèlement possible, il cherche également à approfondir les mœurs et les sentiments, il s'attelle à étudier le milieu en sociologue et les mobiles en psychologue. « certainement il faut peindre son temps, je le sais, mais il faut rendre avec les aspects matériels, le décor, les personnages, et surtout il faut rendre les mœurs, les sentiments, avant les costumes et les accessoires » affirme-t-il. Ce défi est relevé par l'écrivain belge dans sa description de Des Esseintes, le protagoniste de son roman *A Rebours*. Les traits de ce personnage dessinent une ambiance sociale présente en France de la fin du XIXe siècle, obsédée par un sentiment de décadence⁴, emparée de pensées pessimistes et livrée à des comportements névrotiques.

Un esprit fin de siècle⁵ : décadence-pessimisme-névrose

Pour Barbey d'Aurevilly, *A Rebours* est l'un des livres les plus décadents⁶ que nous puissions compter parmi les livres décadents de ce siècle de décadence⁷. Si l'auteur des *Diaboliques* entend employer le terme décadent⁸ dans un sens positif et fait l'éloge du roman de Huysmans, Max Nordau⁹, ce médecin et journaliste autrichien, ne voit dans l'attrance pour la décadence de ses contemporains que la traduction artistique, le pendant culturel de leur

² Leblond Marius-Ary, *La société française sous la Troisième République*, Paris, 1905, p.V

³ Cité dans Zayed Fernande, *Huysmans, peintre de son époque*, Paris, A.G. Nizet, 1973, p.47

⁴ Pour un portrait du héros décadent fin de siècle, voir Pierrot Jean, *L'imaginaire décadent*, Paris, PUF, 1977

⁵ Pour une réflexion historique sur la notion de fin de siècle voir Citti Pierre (dir), *Fins de siècle*, Bordeaux, Presses Universitaires de Bordeaux, 1990. Pour une approche hexagonale du phénomène pendant la fin du XIXe siècle, voir Weber Eugen, *Fin de siècle : la France à la fin du XIXe siècle* (trad.), Paris, Fayard, 1986

⁶ En ce qui concerne la pléthore des livres publiés à cette époque et faisant référence ou allusion à la décadence fin de siècle, il y a eu au moins deux qui ont été publiés la même année qu'*A Rebours*. Il s'agit du roman *Le Vice suprême* de Péladan, premier recueil d'une série romanesque intitulée *La Décadence latine* et qui se voulait l'analyse des mœurs dépravées d'une certaine élite à la fin du siècle ; à côté de celui-ci, *Le crépuscule des Dieux*, d'Elimir Bourges, développait une réflexion sur la déchéance.

⁷ Barbey d'Aurevilly, *Le XIXe siècle : des œuvres et des hommes*, tome II, Paris, Mercure de France, 1966, p.341

⁸ Jean Borie dans son ouvrage, *Archéologie de la modernité*, Paris, B. Grasset, 1999, considère que le terme de la décadence à la fin du XIXe siècle reproduisait l'anticonformisme ostentatoire de la bohème de 1830.

⁹ Le docteur autrichien Max Nordau (1849-1923) qui a travaillé avec le docteur Charcot, le maître de l'hystérie à la Salpêtrière, publie en 1893 un ouvrage dont le succès est tout de suite européen et qui sera traduit en français l'année suivante sous le titre *Dégénérescence*. Pour les correspondances établies par Nordau entre les manifestations artistiques de son temps et les symptômes névrotiques de ses contemporains voir Daix Pierre, *Pour une histoire culturelle de l'art moderne*, Paris, O. Jacob, 1998. Voir aussi le chapitre de Sfragarò Adriana, «Max Nordau, dégénérescence et littérature » dans Max Milner (dir.), *Littérature et pathologie*, Saint-Denis, Presses Universitaires de Vincennes, 1989

dégénérescence biologique. Malgré une perception et une utilisation différente du terme décadent par les théoriciens de l'époque, l'unanimité est assurée quant à l'estimation concernant l'ampleur du phénomène décrit et ses dimensions au sein de la société française.

Selon, le critique littéraire, Alfred Edward Carter, « presque tous les auteurs de cette époque qualifiaient leur temps de période de décadence. Et ce n'était pas là fantaisie de quelques excentriques, mais opinion calculée de pathologistes, de philosophes et de critiques »¹⁰

Dans son premier numéro en 1886, *Le Décadent littéraire et artistique* récapitulait cette ambiance, en affirmant que :

« (...) se dissimuler l'état de décadence où nous sommes arrivés serait le comble de l'insenséisme. Religion, mœurs, justice tout décade ou plutôt subit une transformation inéluctable. La société se désagrège sous l'effet d'une civilisation déliquescence. L'homme moderne est blasé. Affinement d'appétits, de goûts, de luxe, de jouissances : névrose, hystérie, hypnotisme, morphinomanie, charlatanisme scientifique, schopenhauerisme à outrance, tels sont les prodromes de l'évolution sociale. »

Désireux d'analyser cette tendance¹¹, le professeur de philosophie Elme-Marie Caro, publie en 1878 une étude intitulée *Le Pessimisme au XIXe siècle*.¹² Il y esquisse le portrait des figures emblématiques de ce mouvement intellectuel depuis Leopardi jusqu'aux penseurs allemands de la première moitié de son siècle. De son côté, un de ses contemporains, Albert Wolff, parle dans *Le Figaro*, du 15 février 1886 d'épidémie de pessimisme, en précisant que les rejetons du « schopenhauerismus » pullulent avec la rapidité du microbe¹³. Huysmans lui-même, avant d'écrire *A Rebours*, avait déjà enrichi la galerie des héros pessimistes de l'époque, avec le personnage de Monsieur Folantin qui se laisse aller à vau -l'eau, selon les incitations de la pensée nihiliste. Des Esseintes s'inscrit dans son sillage, lui faisant parfaitement écho, quand il pense que Schopenhauer était exact. Sa doctrine et celle de l'Eglise partaient d'un point de vue commun ; lui aussi se basait sur l'iniquité et sur la turpitude du monde, lui aussi prêchait le néant de l'existence, les avantages de la solitude

¹⁰ voir Carter Alfred Edward, *The idea of decadence in French literature, 1830-1900*, Toronto, University of Toronto, 1958, p. 144 et Swart Koenraad, *The sense of decadence in 19th France*, The Hague, M. Nijhoff, 1964

¹¹ Sur les rapports entre l'esprit pessimiste et l'idée de la décadence dans la société française des années 1880, voir Léroy Géraldi, *La vie littéraire à la Belle-Epoque*, PUF, 1998. L'auteur considère que dans les années 1880, le pessimisme 'fin de siècle' des jeunes gens qui eurent 20 ans vers 1875 s'était incarné dans la nébuleuse décadentiste.

¹² Caro avait probablement lu l'ouvrage de James Sully, publié en Angleterre l'année précédente, intitulé *Pessimism, a history and criticism*.

¹³ Cité dans l'ouvrage de Sandrine Schiano- Bennis, *La renaissance de l'idéalisme à la fin du XIXe siècle*, H. Champion, 1999, p.9. Sur le rôle des penseurs allemands dans la diffusion du Pessimisme en France, voir l'ouvrage de Digeon Claude, *La crise allemande de la pensée française, 1870-1914*, PUF, 1959 et Peylet Gérard, *La littérature fin de siècle de 1884 à 1898, entre décadentisme et modernité*, Paris, Vuibert, 1994

« (...) Ah ! lui seul était dans le vrai ! (...) sa théorie du Pessimisme était en somme, la grande consolatrice des intelligences choisies, des âmes élevées ; »¹⁴

Ces convictions affichées et assumées par cet esthète décadent et pessimiste, les critiques littéraires ne tardent pas à émettre leur verdict, à l'instar de Jules Lemaître qui pense que M. Huysmans est une espèce de misanthrope impressionniste qui trouve tout idiot, plat et ridicule.

« (...) quelques-uns ont cru voir dans des Esseintes quelque chose comme le Werther ou le René de l'an de grâce 1885, le mal de René s'étant notablement aggravé et modifié dans l'espace de quatre-vingt années. On connaît le cas de René et des romantiques. C'était en somme le sentiment d'une disproportion douloureuse entre la volonté et les aspirations, avec beaucoup de rêves, d'illusions, de vagues croyances et ce qu'on appelait la mélancolie. Aujourd'hui René n'est plus mélancolique, il est morne et il est âprement pessimiste. (...) René avait de « vague à l'âme » ; à présent il s'embête à crever. René n'était malade que d'esprit : à présent il est névropathe. Son cas était surtout moral : il est aujourd'hui surtout pathologique. (...) »¹⁵

L'expérience du mal du siècle éprouvée par les Romantiques, réapparaissait à la fin du XIXe siècle¹⁶. Cette fois-ci, cette sensation était doublée d'une catégorie nosologique, la névrose. Le docteur Albert Deschamps, informe ses concitoyens, lors d'une conférence qu'il donne au mois de mars 1886 au Palais des Facultés de Clermont-Ferrand, que cet état pathologique est à l'ordre du jour aussi bien dans le monde que dans l'hôpital. S'ingéniant à établir sa généalogie, il précise que depuis bientôt dix ans le mot a fait fortune. Il est devenu comme la caractéristique d'une époque, la devise de cette fin du siècle « le mot lui-même, prononcé pour la première fois par Cullen¹⁷ en 1769, dans son traité des maladies nerveuses, n'a été vraiment tiré de l'oubli que par les recherches de Moreau et de Charcot. C'est à ce dernier qu'il faut en attribuer le succès. (...) »¹⁸

Paul Bourget, ce peintre des tendances sentimentales de son époque, constate lui aussi, dans ses *Essais de psychologie contemporaine*, qu'« une nausée universelle soulève le cœur des

¹⁴ Huysmans Joris Karl, *A Rebours*, Paris, Pocket, 1999 (1884), p.124

¹⁵ Lemaître Jules, *Les contemporains : études et portraits littéraires*, Paris, 1886, p.324-325

¹⁶ Pour une déclinaison dans la littérature, des différentes expressions du mal de vivre selon les différentes périodes historiques, voir Huguet Michèle, *L'ennui et ses discours*, Paris, PUF, 1984, Bouchez Madeleine, *L'ennui de Sénèque à Moravia*, Paris, Bordas, 1973, Dedeyan Charles, *Le nouveau mal du siècle de Baudelaire à nos jours : spleen, révolte et idéal dans la littérature européenne (1889-1914)*, Paris, Société d'édition d'enseignement supérieur, 1972, Jonard Norbert, *L'ennui dans la littérature européenne*, Paris, H. Champion, 1998 et Sagnes Guy, *L'ennui dans la littérature française de Flaubert à Laforgue : 1848-1884*, Paris, A. Colin, 1969

¹⁷ Docteur britannique, considéré comme l'inventeur du terme névrose.

¹⁸ Deschamps Albert, « Les névroses et le pessimisme » (conférence faite au Palais des facultés de Clermont-Ferrand, le 4 mars 1886), p.4. Pour un historique du concept de la névrose, voir Ellenberger Henri, *Histoire de la découverte de l'inconscient*, Paris, Fayard, 1994

Slaves, des Germains et des Latins »¹⁹, les Slaves se font nihilistes, les Germains pessimistes, les Latins cultivent quant à eux l'art de la névrose.

Les névrosés entre la narration fictive et le discours scientifique

Mais qui sont ces névrosés ? Leur description et définition donne lieu à une rencontre fort intéressante entre le discours scientifique et la narration fictive. L'auteur d'*A Rebours*, renouant avec une longue tradition romanesque²⁰, emprunte aux médecins des hôpitaux leur méthode positive pour fouiller les passions de ses contemporains. En consultant les travaux des spécialistes des maladies du système nerveux, il esquisse un portrait scientifique de son héros. Celui-ci fournit en même temps un modèle-type du névrosé fin-de-siècle, qui devient sous les plumes des sommités médicales de l'époque, une démonstration littéraire de leur diagnostic.

Dans cette optique, un des spécialistes des maladies nerveuses, Albert Deschamps, dresse une liste des œuvres littéraires qu'il considère comme les illustrations parfaites de l'histoire de la névrose depuis l'éclosion de la littérature triste et désolée du début du siècle représentée par Chateaubriand, Goethe ou Leopardi, en passant par les écrivains du Second Empire, tels que Flaubert, Goncourt, Taine, Renan ou Baudelaire avant d'arriver à la fin du siècle et la saga des Rougon-Macquart qu'Emile Zola bâtit explicitement sur l'hypothèse d'une névrose héréditaire²¹.

La question de l'hérédité²², longuement traitée par les médecins de l'époque, est reprise par Huysmans dans la description de son héros :

« A en juger par les quelques portraits conservés au château de Lourps, la famille des Floressas des Esseintes avait été, au temps jadis, composée d'athlètes soudards (...) serrés, à l'étroit dans leurs vieux cadres qu'ils barraient de leurs fortes épaules, ils alarmaient avec leurs yeux fixes, leurs moustaches en yatagans, leur poitrine dont l'arc bombé remplissait l'énorme coquille des cuirasses. (...) la décadence de cette ancienne maison avait suivi régulièrement son cours ; l'effémination des mâles était allée en

¹⁹ Cité dans l'ouvrage de Jonard Norbert, *L'ennui dans la littérature européenne*, Paris, H. Champion, 1998, p. 182

²⁰ Sur les liens entre littérature et pathologie, voir Max Milner (dir.), *Littérature et pathologie*, *op.cit.* et Cabanès Jean-Louis, *Le corps et la maladie dans les récits réalistes, 1856-93*, Paris, Klincksieck, 1991. L'auteur nous apprend que c'est en consultant le traité que le docteur Bouchut a consacré au nervosisme, que le romancier évoque les sensations internes et les nausées de des Esseintes. Sur les rapports entre la narration et la névrose, voir aussi Kingcaid Renée, *Neurosis and Narrative, the decadent short fiction of Proust, Lorrain, and Rachilde*, Carbondale, Southern Illinois University Press, 1992

²¹ Deschamps Albert, *op.cit.*, p.27-30

²² Voir Borie Jean, *Mythologies de l'hérédité au XIXe siècle*, Paris, 1981

s'accroissant (...) de cette famille naguère si nombreuse qu'elle occupait presque tous les territoires de l'Ile-de-France et de la Brie, un seul rejeton vivait, le duc Jean, un grêle jeune homme de trente ans, anémique et nerveux, aux joues caves, aux yeux d'un bleu froid d'acier, au nez éventé (un nez trop levé à propos des chevaux) et pourtant droit, aux mains sèches et fluettes. »²³

On assiste à une médicalisation du terme de la décadence accouplé à celui de dégénérescence, dans un contexte politique marqué par l'obsession de la déperdition de l'énergie française opposée à la vitalité allemande suite à la défaite de 1870. On retrouve chez Paul Bourget, cet auscultateur de la société française de son temps, une présentation similaire de ses contemporains, quand il nous informe que « l'homme moderne, tel que nous le voyons aller et venir sur les boulevards de Paris, porte dans ses membres plus grêles dans la physionomie trop aigue de ses yeux, la trace évidente d'un sang appauvri, d'une énergie musculaire diminuée, d'un nervosisme exagéré. »²⁴

Ce nervosisme est également le trait saillant de la personnalité de Des Esseintes. Ses symptômes sont ceux qu'on rencontre dans les essais médicaux : fourmillements par tout le corps, douleur dans les maxillaires, la sensation qu'un étau lui comprimait les tempes²⁵, hallucinations de l'odorat quand il pense que sa chambre embaume la frangipane²⁶, la vue de la viande déposée sur la table, lui soulevant le cœur²⁷. L'inspiration de l'auteur d'*A Rebours*, guidée et nourrie, son regard éduqué et instruit par les informations médicales, il trempe également sa plume dans cette source d'écrits scientifiques de ses contemporains afin d'adopter et reproduire leurs schémas étiologiques. Il écrit au sujet de l'état pathologique de son protagoniste que « les excès de sa vie de garçon, les tensions exagérées de son cerveau, avaient singulièrement aggravé sa névrose originelle, amoindri le sang déjà usé de sa race ; »²⁸. On y décèle les traces du discours médical dominant à cette époque, incriminant pour les différentes manifestations des maladies nerveuses, l'abandon de l'exercice du corps au profit de la culture de l'esprit, et stigmatisant les comportements sexuels des individus.

²³ Huysmans Joris Karl, *A Rebours*, *op.cit.*, p.39-40

²⁴ voir Bourget Paul, *Essais de Psychologie contemporaine*, Paris, 1883

²⁵ Huysmans J.-K., *op.cit.*, p.141

²⁶ *Ibid.*, p. 153

²⁷ *Ibid.*, p. 210

²⁸ *Ibid.*, p.125-126

Manifestations de cette névrose

La névrose fin de siècle est également caractérisée par des comportements singuliers. Vingt ans après la publication de son roman, à l'occasion d'une nouvelle édition de son ouvrage, Huysmans avoue avoir retracé le portrait d'un monsieur qui a découvert, dans l'artifice, un dérivatif au dégoût que lui inspirent les tracasseries de la vie et les mœurs américaines de son temps ; « je le profilais fuyant à tire d'aile dans le rêve, se réfugiant dans l'illusion d'extravagantes féeries, vivant, seul, loin de son siècle, dans le souvenir évoqué d'époques plus cordiales, de milieux moins vils »²⁹

Tout au long d'*A Rebours*, on voit se profiler me semble-t-il, deux marginalités : une marginalité spatiotemporelle et une marginalité esthétique-intellectuelle.

Marginalité spatiotemporelle

Des Esseintes vend le château de Lourps et il acquiert une maisonnette en haut de Fontenay-aux-Roses, dans un endroit écarté, sans voisins, près du fort. Son rêve était exaucé. Dans ce pays peu ravagé par les Parisiens, il était certain d'être à l'abri ; la difficulté des communications mal assurées par un ridicule chemin de fer, situé au bout de la ville, et par de petits tramways, partant et marchant à leur guise, le rassurait³⁰.

Le héros névrosé de Huysmans, fuit la ville, se met à l'écart de l'espace urbain, source pour lui de soucis et d'ennuis. A l'instar de certains de ces contemporains, Huysmans est obsédé par l'accélération et sidéré par l'intensification des rythmes de vie, pendant cette fin de siècle qui voit le triomphe de la fée électricité³¹ et l'apogée du culte de la vitesse³².

En même temps, il éprouve à l'égard de la fréquentation de ses concitoyens une immense lassitude. Il trouve les débauches des gens élevés dans les collèges de l'Etat, basses et faciles, faites sans discernement, sans appareil fébrile, sans réelle surexcitation de sang et de nerfs. Peu à peu il les quitta, et il s'approcha des hommes de lettres. Mais il fut déçu par leur conversation aussi banale qu'une porte d'église, par leurs dégoûtantes discussions, jugeant la valeur d'une œuvre selon le nombre des éditions et le bénéfice de la vente. Son mépris de

²⁹ *Ibid.*, p.22

³⁰ *Ibid.*, p.47

³¹ Voir Prochasson Christophe, *Paris 1900. Essai d'histoire culturelle*, Paris, Calmann-Lévy, 1999

³² Sur l'accélération des rythmes de vie et le culte de la vitesse voir Studeny Christophe, *L'invention de la vitesse, France XVIII-XXe siècle*, Paris, Gallimard, 1995

l'humanité s'accrut ; il comprit enfin que le monde est, en majeure partie, composé de sacripants et d'imbéciles.³³

Le héros se met à chercher un refuge, un ressort, un rempart contre la médiocrité, la banalité, la stupidité de la vie mondaine urbaine. La figure paradigmatique et emblématique de cette réalité sociale est incarnée à ses yeux par le bourgeois :

« quel point de contact pouvait-il exister entre lui et cette classe bourgeoise qui avait peu à peu monté, profitant de tous les désastres pour s'enrichir, suscitant toutes les catastrophes pour imposer le respect de ses attentats et de ses vols ? Après l'aristocratie de la naissance, c'était maintenant l'aristocratie de l'argent ; c'était le califat des comptoirs, le despotisme de la rue du Sentier, la tyrannie du commerce aux idées vénales et étroites, aux instincts vaniteux et fourbes. (...) le bourgeois, rassuré, trônait, jovial, de par la force de son argent et la contagion de sa sottise. Le résultat de son avènement avait été l'écrasement de toute intelligence, la négation de toute probité, la mort de tout art (...) c'était le grand baignoire de l'Amérique transporté sur notre continent ; »³⁴

Des Esseintes est effrayé et dégouté par l'embourgeoisement de la société française. Il fustige également son américanisation et il déplore les progrès du mercantilisme³⁵. Paris est investi selon cet exilé volontaire, par des gens avilis et vulgaires, de qui il veut prendre ses distances et signifier son appartenance à un milieu socioculturel hautement plus distingué et fortement plus raffiné. En même temps, il se montre allergique à la démocratisation de la société, entamée et assurée par la montée au pouvoir des membres des classes bourgeoises. Il est nostalgique d'une époque idéalisée et sublimée dans son imaginaire, avant l'avènement de la République, d'un âge d'or où la mécanique sociopolitique était réglée et dirigée par des élites héréditaires³⁶.

³³ Huysmans J.-K., *A Rebours ...*, *op. cit.*, p.46

³⁴ Huysmans J.-K., *A Rebours...*, *op. cit.*, p. 267-268

³⁵ Voir Przybos Julia, *Zoom sur les décadents*, Paris, J. Corti, 2002, p.11

³⁶ Sur les filiations idéologiques des écrivains 'décadents' de la fin du XIXe siècle, voir les Actes du colloque international, *La littérature de fin de siècle, une littérature décadente ?* Luxembourg, 1990 (notamment la communication de Christian Berg, «Aristocratie, exil et décadence»). Voir également la revue *Romantisme*, et son numéro consacré à la Décadence, *Romantisme*, « Décadence », 1983, n°42 et Sternhell Zeev, *L'éternel retour. Contre la démocratie, l'idéologie de la décadence*, Paris, Presse de la Fondation nationale des sciences politiques, 1994 (en particulier, le chapitre « La modernité et ses ennemis »)

Marginalité esthético-intellectuelle

Son excentricité spatiale et sociale acquiert aussi une expression vestimentaire. Il porte des costumes de velours blanc, de gilets d'orfroï (parement brodé des chasubles) en plantant, en guise de cravate, un bouquet de Parme.³⁷

Voulant toujours se démarquer du commun des mortels et mettre en avant sa sensibilité d'artiste incompatible avec les goûts vulgaires de la classe bourgeoise, il préférait à toutes les couleurs l'orangé. Il visait à confirmer ainsi par son exemple, la vérité d'une théorie selon laquelle une harmonie existe entre la nature sensuelle d'un individu et la couleur que ses yeux voient d'une façon plus spéciale et plus vive :

« En négligeant, en effet, le commun des hommes dont les grossières rétines ne perçoivent ni la cadence propre à chacune des couleurs, ni le charme mystérieux de leurs dégradations et de leurs nuances ; en négligeant aussi ces yeux bourgeois, insensibles à la pompe et à la victoire des teintes vibrantes et fortes ; (...) enfin les yeux des gens affaiblis et nerveux dont l'appétit sensuel quête des mets relevés par les fumages et les saumures, les yeux des gens surexcités et étiques, (comme lui) chérissent, presque tous, cette couleur irritante et malade, aux splendeurs fictives, aux fièvres acides »³⁸

L'artifice paraissait à des Esseintes la marque distinctive du génie de l'homme³⁹. Comme il le disait, la nature a fait son temps ;⁴⁰ Il établit à l'instar d'un Baudelaire, ce dandy du spleen de la génération précédente, des correspondances étranges entre les différentes sensations. Chaque liqueur correspondait, selon lui, comme goût au son d'un instrument. Le curaçao sec, par exemple, à la clarinette dont le chant est aigret et velouté ; la menthe et l'anisette, à la flûte, tout à la fois sucrée et poivrée, piaulante et douce.⁴¹

D'autre part, Il voue une admiration excessive au mouvement symboliste. Il s'extasie devant les œuvres de Gustave Moreau, représentant lui aussi d'une certaine marginalité artistique dans son temps. Il avait même acquis deux parmi ses chefs-d'œuvre et, pendant des nuits, il rêvait devant l'un d'eux, le tableau de la Salomé.⁴²

³⁷ Huysmans J.-K., *A Rebours...*, *op. cit.*, p. 51

³⁸ *Ibid.*, p. 54

³⁹ Voir Bouchez Madeleine, *L'ennui...*, *op.cit.*, p.107. Selon l'auteur de cet ouvrage, la névrose qui conduit des Esseintes à mener une vie aussi artificielle est fille de l'ennui.

⁴⁰ Huysmans J.-K., *A Rebours...*, *op. cit.*, p. 62

⁴¹ *Ibid.*, p. 87

⁴² *Ibid.*, p. 92

Il affiche également sa prédilection pour els écrivains latins de la décadence et une partie des rayonnages plaqués contre les murs de son cabinet, était exclusivement couverte par des ouvrages latins, par ceux que « les intelligences (...) des Sorbonnes désignent sous ce nom générique : ‘la décadence’ »⁴³ Comme Verlaine, déclarant dans son poème *Jadis et naguère* qu’il est l’Empire à la fin de la décadence, Huysmans, est lui aussi attiré par cette période historique. C’est le spectre de l’agonie romaine qui hante toute une partie de la société française de la fin du XIXe siècle, traumatisée toujours par la défaite militaire et les convulsions sociales qui l’ont suivie.

Aux marges de la religion catholique

Pourtant, malgré ses divagations esthétiques et son isolement socio-spatial, il est toujours tourmenté par les symptômes de la névrose. Les différents remèdes chimiques proposés par les médecins n’arrivent pas à calmer sa souffrance. En effet, comme il le confesse, il y avait des jours où il se trouvait dans un état d’âme indescriptible. Il croyait pendant une seconde, allait d’instinct à la religion, puis au moindre raisonnement son attirance vers la foi s’évaporait ; mais il restait, malgré tout, plein de trouble⁴⁴.

Cette hésitation, cette oscillation est celle d’un individu tiraillé entre ses préoccupations métaphysiques et ses réflexes rationalistes, témoin impuissant de la confrontation entre les forces du scepticisme, du scientisme, du positivisme et les influences du mysticisme, de l’occultisme et de l’ésotérisme⁴⁵. Comme nous le fait remarquer Elisabeth Fraser dans son ouvrage *Le renouveau religieux d’après le roman français*, publié à l’entre-deux-guerres, « aux environs de 1886, (...) on étouffait dans l’étreinte du déterminisme, et c’est ce malaise qui se manifesta dans le grand succès qu’eurent à cette époque des religions occultes ou exotiques diverses, telles que le spiritisme, le magisme, le néo-bouddhisme »⁴⁶

Les pages consacrées à la magie noire dans *A Rebours*, sont significatives à cet égard et révélatrices d’un engouement de la société française de la fin du XIXe siècle pour des échappées vers le surnaturel. Emile Zola dans son roman *La joie de vivre*, publié la même

⁴³ *Ibid.*, p. 66

⁴⁴ *Ibid.*, p. 118

⁴⁵ Sur la vogue des sciences occultes à la fin du XIXe siècle voir Michel Mansuy, *Un moderne, Paul Bourget*, Paris, Les Belles Lettres, 1968 et Bensaude-Vincent Bernadette, Blondel Christine, (dir.) *Des savants face à l’occulte, 1870-1940*, Paris, La Découverte, 2002

⁴⁶ Voir Frazer Elisabeth, *Le renouveau religieux d’après le roman français*, 1886-1914, Paris, Les Belles Lettres, p.21

année qu'*A Rebours*, observe lui aussi l'effondrement religieux dans la société et commente les réactions de ses contemporains vis-à-vis de leurs besoins métaphysiques :

« Ah ! je reconnais là nos jeunes gens d'aujourd'hui qui ont mordu aux sciences, et qui en sont malades, parce qu'ils n'ont pu y satisfaire les vieilles idées d'absolu (...) vous voudriez trouver dans les sciences, d'un coup et en bloc, toutes les vérités, lorsque nous les déchiffrons à peine, lorsqu'elles ne seront sans doute jamais qu'une éternelle enquête. Alors, vous les niez, vous vous rejetez dans la foi qui ne veut plus de vous, et vous tombez au pessimisme »⁴⁷

Même constat chez Henri Beaune, ancien professeur à la Cour de Lyon, dans une conférence qu'il donne à la Faculté catholique de Lyon, le 29 janvier 1886 avec comme sujet la tristesse moderne. A cette occasion il déclare que « l'humanité a besoin d'idéal, l'humanité cherche l'idéal et nous languissons aujourd'hui jusqu'à périr faute d'idéal (...) la plaie de notre temps, c'est de vivre terre à terre, c'est de ne croire à rien, c'est d'avoir éteint dans les âmes la flamme de l'enthousiasme et de la foi. »⁴⁸

Le cri de désespoir prononcé par Des Esseintes à la fin du roman, se fait l'écho de cet état d'âme tout en annonçant en même temps, la reconversion ultérieure de l'écrivain lui-même au catholicisme : « Seigneur, prenez pitié du chrétien qui doute, de l'incrédule qui voudrait croire, du forçat de la vie qui s'embarque seul, dans la nuit, sous un firmament que n'éclairent plus les consolants fanaux du vieil espoir ! »⁴⁹

⁴⁷ Cité dans l'ouvrage de Schiano- Bennis Sandrine, *La renaissance de l'idéalisme à la fin du XIXe siècle*, Paris, H. Champion, 1999, p.91

⁴⁸ Voir Beaune Henri, « La tristesse moderne », conférence faite le 29 janvier 1886 (ancien professeur général à la Cour de Lyon, salle des conférences des Facultés catholiques de Lyon), p.45

⁴⁹ Huysmans J.-K., *A Rebours...*, *op.cit.*, p.269